

La misérable vie de Jacques  
(Le joueur de fifre)

Je m'appelle Jacques, j'habite en Bretagne à Quimper.

Depuis tout petit je n'ai jamais eu d'attention, je n'ai jamais été très aimé.

Je suis né dans une famille de paysans, très pauvre et très nombreuse, nous vivions tous sur le même toit, et le seul revenu que l'on percevait venait de nos récoltes. Mais une année la récolte fut ravagée par des pluies diluviennes qui durèrent plusieurs mois. C'est cette année là que mon père, qui n'avait plus de quoi subvenir aux besoins de la famille décida de me vendre pour continuer à s'occuper de mes frères et sœurs.

Je fus acheté pour une poignée de francs par une famille de paysans voisine qui elle était assez aisée. Mais pour moi cela ne changeait rien car même si j'étais encore un enfant, cela n'empêchait pas ma famille adoptive de m'exploiter.

Tous les matins je devais me lever avant le soleil pour aller nourrir les poules et les vaches, mais Paul mon père adoptif ne me laissait pas m'approcher de ses précieux chevaux, qu'il se vantait d'avoir payés très cher.

Pendant ce temps la famille dormait.

J'étais déjà en train de labourer les champs quand ils se levaient. Lorsque j'avais fini, Paul me demandait d'aller chercher de l'eau pour leur toilette quotidienne, j'étais déjà exténué de cette matinée éprouvante, mais je n'avais pas le choix, et si j'en renversais en chemin il me battait.

Mes frères et sœurs adoptifs eux n'avaient rien à faire, aucun corvée, c'est bien simple je faisais tout, et nos relations ? C'est bien simple ils me détestaient, je ne savais pas pourquoi, mais je n'en avais rien à faire c'était réciproque.

Chez eux je n'étais pas considéré comme humain, j'étais leur esclave je dormais et mangeais dans la grange, des restes, si il en avait, de même que pour l'eau, je devais me débrouiller pour me laver et assouvir ma soif avec le peu d'eau qu'ils me donnaient, alors bien souvent je ne me lavais pas.

Un jour alors que je venais de finir ma dure journée de travail, Paul m'appela dans la maison.

J'arrivais, tout le monde était assis à table, un grand silence régnait.

Paul me dit :

- « Jacques, nous avons nos économies dans ce pot sur la cheminée, tu sais que tu n'a pas le droit d'y toucher, ni d'entrer dans cette maison sans mon accord ? »

Je lui répondis :

- « Oui monsieur, vous me l'avez clairement fait comprendre. »

Il se leva, très énervé et me cria :

« Alors pourquoi il me manque cinq francs, serais tu en train d'accuser mes enfants de m'avoir volé, moi leur propre père ? »

J'avais très peur et je lui répondis :

- « Non monsieur, mais ce n'est pas moi. »

Il m'attrapa par le bras, me traîna dehors de la maison, et se mit à me frapper pendant un bon moment, des coups de poings et de pieds dans le visage, il aurait pu me tuer, il ne l'a pas fait, il aurait pu, personne ne s'inquiétait pour moi, je ne comptais pour personne, mais il avait encore besoin de moi et je finis ma nuit assommé dehors dans le froid.

Je fus réveillé par un violent coup de pied dans le ventre, c'était Paul qui m'ordonnait de vite retourner au travail, je me levais et je partis en courant, mais cette fois-ci pas pour retourner travailler, je partais pour retrouver ma liberté.

Après quelques jours de marche j'arrivais près de la ville, au centre sur la grande place il y avait une grande pancarte, et comme je ne savais pas lire je demandais à une gentille dame de la lire.

Il y était écrit que l'armée recherchait des hommes pour la guerre, j'étais majeur, et je n'avais rien d'autre à faire alors je décidais de m'engager dans l'armée.

La guerre pour moi fut terrible le climat froid, et l'odeur abominable des corps en décomposition, je m'en souviens encore des soldat des deux camps

mourir de façon terrible, de ce sentiment d'insécurité qui régnait de jour en jour, De ces rats qui venaient se nourrir de mes camarades morts au front.



J'y étais à cette terrible bataille, le matin encore je me regardais dans le miroir j'avais fière allure dans mon uniforme : mon pantalon garance, ma veste noire à boutons dorés, mon écharpe blanche où pendait l'étui en cuivre de mon fifre, mes souliers vernis et les guêtres blanches et mon bonnet de police à galons dorés... Je représentais mon pays, pour la première fois de ma vie je me sentais utile, je trouvais enfin le sens de ma vie, me battre pour mon pays. J'embouchais mon instrument et me mis à jouer, le cœur gonflé d'un sentiment de victoire...

Ce jour là nous étions tous là, une belle armée triomphante, d'hommes courageux avec l'espoir de gagner, nous avions foi dans notre pays, une atmosphère de patriotisme régnait dans les rangs. Cette guerre s'annonçait majestueuse...

Mais à peine l'assaut fut-il lancé, que tous ces soldats qui auparavant étaient des hommes, furent décimés par les canons de l'ennemi et réduits à un mélange de sang et de boyaux éparpillés sur le sol.

Contrairement à eux moi j'avais été touché par une balle à la jambe, cette balle

m'avait sauvé la vie car elle m'avais permis de rester en arrière. Une fois de plus je n'avais servi à rien.

Cette balle qui m'empêchait de marcher m'avait valu un rapatriement immédiat.

Je fus décoré pour avoir participé à cette bataille, mais au fond de moi je savais que je ne méritais rien.

Depuis, bien des choses se sont passées...

Aujourd'hui j'ai 68 ans, je vis seul, dans ma petite maison à la campagne, j'attends la mort pour me délivrer de cette misérable vie, elle me guette, mais si elle ne vient pas assez rapidement, j'irai moi même la chercher.

Gabriel  
Perrine  
2<sup>nde</sup> 2